

Napoléon Lagloire

Les autorités civiles de la ville de Gènes, où Masséna soutint, en 1800, un siège mémorable, viennent de faire placer une inscription sur le palais qui servit de quartier général, durant les jours d'épreuves, au chef d'armée si justement nommé par Napoléon: "L'Enfant chéri de la victoire".

André Masséna, né à Nice le 6 mai 1758, soldat au Royal-Italien, puis officier au début de la Révolution française, fut un admirable conducteur d'hommes, un brave parmi les braves, un grand tacticien.

Son nom domine quatre des plus grands faits inscrits dans les annales militaires françaises et brodés sur la soie de nos drapeaux :

Rivoli, Zurich, Gènes et Essling.

M. E. Gachot, qui nous raconte l'épisode le plus amusant qui ait été relevé dans la campagne de Portugal, s'est chargé d'écrire l'histoire de Masséna, cet homme simple se plaisant à répondre aux flatteurs venus de complimenter lors de son élévation au maréchalat :

"Il n'y a pas de plus beau titre que celui d'une bataille qu'on a gagnée sur les ennemis de son pays."

M. le maréchal Masséna, fait depuis peu prince d'Essling, guerroyait en Portugal. C'était au printemps de l'année 1810. Alors, trois beaux corps d'armée suivaient Ney, duc d'Elchingen, Junot, duc d'Abrantès, et Reynier, qui n'était que comte dans l'immense Empire français. Devant nos troupes s'étendait un terrain âpre, lieux favorables aux guérillas habilement espacées par lord Wellington, homme astucieux, chargé d'arrêter notre invasion au milieu du royaume de dom Pedro d'Alcantara.

Au début de cette guerre, des succès sont enregistrés: Astorga pris d'assaut; Ciudad-Rodrigo criblé de bombes et amené à reddition; Almeida, grande forteresse portugaise, ruinée par l'explosion d'une poudre...

Et, partis d'Almeida, les dragons du général Sainte-Croix poussèrent leurs montures, à travers monts et vallées, jusque devant Busaco; là, ils heurtèrent, dans une charge vraiment épique, les habits rouges du général Beresford.

A son tour, l'infanterie prenait contact. Pendant cinq heures, les deux partis s'entredéchargeaient entre les sommets de la sierra d'Alcoba. Durant cette bataille, Graindorge, un brave entre les braves soldats de la Révolution, était blessé mortellement. Ney trouvait dix balles mortes dans ses vêtements. Marbot, déjà célèbre par ses gasconnades, recevait quelques coups de sabre.

Vers minuit, les rochers pris et repris, les chemins perdus et reconquis, la plaine tant disputée étaient rouges du sang répandu. Arrêtés dans leur course, exténués de fatigue, ayant brûlé leurs dernières cartouches, les régiments français rentraient dans la vallée.

Mais le soir, quand les plaintes des blessés s'élevaient lamentables entre deux bois, Masséna tournait par sa droite l'illustre Wellington qui, après avoir mandé à Londres: "que l'armée française n'existait plus" et entendu un concert de pibrochs écossais, dormait comme loir sur ce que son état-major appelait un lit de lauriers. Réveillé avant l'aube, le généralissime décampait, en chemise, tellement pris de peur qu'il abandonnait tous les avantages que sait tirer d'une position inexpugnable un bon capitaine.

Lentement, ou plutôt prudemment, M. le prince d'Essling, grand homme de guerre qui avait, pour illustrer sa carrière, les faits de Rivoli, de Zurich et de Gènes, suivait les Anglais en retraite; et lorsque Beresford, honteux de tourner les talons à l'ennemi, s'arrêtait un moment, Masséna disait :

"Qu'on laisse donc les défenseurs du Portugal se rapprocher, se mettre à la portée de nos baïonnettes... Quel taon les vient piquer? Les voilà courant encore, tout éperdus. Allons !

Et le maréchal dirigeait son cheval vers Santarem. Il dépassait Coïmbre, la ville blanche. Il traversait des montagnes couvertes d'oliviers. Il passait le Douro et le Tage. Le jour, il écoutait le fracas des armes se heurtant pendant la marche, et durant les nuits étoilées, toutes tièdes, les rumeurs s'élevant des bivouacs. Enfin, il parvenait, non loin de Lisbonne, aux champs de Sobral. A l'avant-garde, il plaçait les régiments de Junot.

Devant Sobral, les habits rouges défendaient l'approche d'un terrain très accidenté. Ces mercenaires, vaillants gars de l'Ecosse et humbles fils de l'Irlande asservie, s'occupaient à tirer, tout le jour, sur les patrouilles françaises; et aux heures nocturnes, ils s'appelaient d'un poste à

l'autre. Par exemple, quand le canon égrenait ses projectiles dans leurs rangs, ces braves plaçaient devant eux les Portugais, réservant ainsi les mauvais coups à de chers alliés.

Junot, le chef du huitième corps, avait des charges.

Sa femme, une Egérie lettrée, suivait l'armée, bavardait, projetait. Depuis peu, la noble dame se plaignait de n'avoir pas, à sa disposition, un château où loger la petite cour de ses admirateurs. Elle frappait les murs de sa tente. Elle criait :

—On m'avait promis un palais !

Delagrave, un aide-de-camp du duc d'Abrantès, la conseillait :

—Madame, ne manquez point d'exiger que Villa-Franca soit pris. Cette ville a de grandes maisons entourées de beaux jardins. Dans une somptueuse demeure, vous nous donnerez des bals et aussi des concerts...

L'Egérie affirmait :

—Commandant, je vais mettre ce faquin de Junot en demeure de me loger convenablement.

En effet, Junot reçut un ordre; après quoi il s'avança sur le front de bandière du camp, pour appeler :

—Holà! messieurs du 19e de ligne...

Et il indiquait :

—Vous nous donnerez un peu d'air, aujourd'hui.

Et il commandait :

—Distribuez double ration de plomb aux Anglais. Rejetez-les d'une bonne poussée, au delà de cette ville...

Et du bout de sa cravache, M. le duc d'Abrantès désignait Villa-Franca.

Alors, cette ville était carrée. Bâtie au bord du Tage, elle était ombragée de palmiers. Un fossé profond et une muraille l'entouraient. Ses portes pouvaient supporter l'épreuve du canon. Sa garnison, formée d'une multitude de citoyens, se promettait de repousser les assauts. Sortis en toute hâte des couvents, trois cents moines brandissaient d'énormes crucifix, montaient sur les bornes et exhortaient tout passant à préparer la destruction des Français. Des bourgeois fanatiques les secondaient en criant: "Guerre au couteau !"

La population venait de s'armer quand les soldats de mylord Wellington traversèrent la cité, en compagnies débandées; après avoir conseillé: "Sauve qui peut!", ils couraient, tout éperdus, vers le sud.

La multitude, devenue soudain éponne, suivit les vaincus. Promptement, la ville se vida. Une pluie de bombes tombait dedans. Le tonnerre des détonations, le bruit assourdissant des explosions, l'écrasement des monuments éventrés ou décapités, formaient un vacarme étrange. Le quartier central, visé par les canonniers des chaloupes anglaises, stationnées sur le Tage, était rouge des incendies allumés: moyen d'interdire aux Français l'entrée de Villa-Franca.

Derrière des canons chargés jusqu'à la gueule et couvrant un coteau, M. le duc d'Abrantès attendait que les artilleurs anglais eussent brûlé leur dernière gargousses. Cela fait, il zppela :

—Un volontaire !

Le sergent Bouledor, des grenadiers, se présentait.

Junot lui donna, mais à voix basse, des instructions.

Le sergent partit d'un pas rapide; il disparut à l'orée d'un bois, traversa des prairies, aborda un rempart, le put franchir et pénétrer dans la ville abandonnée. Il longea les ruelles, écouta au seuil des maisons vides et marcha vers le quartier central.

Devant la cathédrale gisait le cadavre d'un vieux prêtre qui, voulant fuir, s'était mis en route, trop tard. Plus loin, un petit chien, également frappé par des éclats de bombe, agonisait. A l'entrée d'un couvent, Bouledor crut voir une ombre qui se glissait entre des piliers. Le sergent demanda :

—Qui vive !

La voix se perdit au travers de longs dédales.

Seul, un vagissement répondit au guerrier.

A sa gauche, dans une courette aux murailles tapissées d'épaisses glycines, un berceau était exposé. Dedans, une misérable femme avait abandonné son enfant, qui avait six ou huit mois. C'était miracle que ni les paquets de mitraille ni les décombres tombés des toits n'eussent atteint le petit ange qui tendait les bras au sergent.

Emu à pareil spectacle, Bouledor sentit deux grosses larmes rouler sur ses joues hâlées. Son cœur grossissait. Des sanglots lui montaient à la gorge. Il n'avait plus la perception très nette du temps qui s'écoulait. Il oubliait même de remplir sa mission.

Bientôt, la marche très rapide d'une patrouille levait des échos assez sonores dans

cette ville abandonnée des habitants. Un régiment, placé en quadruples files, suivait la patrouille. C'était le 19e de ligne, qui adoptait l'orphelin.

Maître Bouledor, nommé tuteur de la recrue, dut s'employer à lui trouver une nourrice. Une chèvre, prise dans le troupeau du parc, en servit et s'y plut. On la gâta: bon orge, bon foin et fraîche couche en paille elle eut, cette bête. Les grenadiers s'employèrent à la flatter. Chamarrée de rubans, frisée, ses cornes dorées, on la traîna dans une église où, amené de force, un moine dut baptiser le petit Portugais, qui reçut les noms de Napoléon Lagloire. Au repas qui suivit la cérémonie religieuse, ses parents adoptifs décidèrent qu'on ne l'appellerait désormais que "Monsieur Lagloire". Et toute infraction à cette consigne serait punie d'une amende.

Qui fait la guerre accomplit un voyage au hasard, à travers les périls. Or, l'enfant si charitablement recueilli suivait au petit bonheur les grognards moustachus dont le nombre diminuait à chaque combat. Deux bretelles de fusil fixaient Napoléon sur Dorothea, la chèvre. Chaque matin, la diane l'éveillait. Aux arrêts du bataillon, le gaillard tétait avec ardeur, les deux mains nouées autour du pis de la nounou qui, souvent, léchait son nourrisson. Et, en bon enfant de troupe, Monsieur Lagloire n'était incommodé ni par la chaleur, ni par le froid tombant des sierras.

Au bivouac, lorsque des feux trouaient l'ombre épaisse de la nuit, Napoléon dormait paisiblement; le nez en l'air, la bouche ouverte, il reposait entre des havresacs et des faisceaux d'armes.

Durant la bataille, il entendait les sifflements des projectiles, les cris de douleur des blessés, les plaintes des mourants, sans jamais éprouver d'effroi.

Napoléon grandissait.

Un jour, le régiment se trouva sans vivres. Les officiers et les soldats serrèrent leurs ceintures. Des campagnes dévastées s'élevèrent les gémissements d'une armée que l'obstination, mise par les Anglais à couvrir Lisbonne, condamnait à subir le supplice de la faim.

Derrière Torrès-Vedras, les grenadiers du 19e avaient caché la chèvre. Junot, passant une inspection, ordonnait d'envoyer la nourrice au service des hôpitaux.

Des pourvoyeurs accouraient. Ils étaient cinq. Bouledor en rossait trois. Les deux autres prenaient la fuite. Un officier, voulant assurer l'exécution des ordres de M. le duc d'Abrantès, provoquait une sédition dans le régiment. Junot était contraint d'annuler un ordre de prise. Alors, la chèvre restait au milieu de ses amis.

Une nuit, dans le village de Sobral, trois régiments anglais appartenant à la division Picton chargeaient un détachement du 19e, l'expulsaient des maisons et occupaient fortement la place.

Dans une retraite précipitée, le contingent français laissait aux mains du vainqueur Napoléon Lagloire et sa nourrice, gâtés en une basse étable.

Mais, une heure avant que parût l'aube, cent hommes, cent diables, cent héros, en vahissaient ruelles, cours et corridors, effrayaient et rejetaient hors des murs quatre mille Anglais, retrouvaient leur pupille et se promettaient de garder la place contre tout retour offensif.

M. le prince d'Essling y vint au grand jour

—Ran, tan, plan, battirent les tambours lorsqu'il parut.

Le maréchal se fit présenter le sergent qui, bravant les ordres de son colonel, avait entraîné à l'aventure des grenadiers. Il voulait lui donner une sévère leçon.

—Quel était ton but ?

—Réparer une défaite et retrouver mon enfant.

—Quel enfant ?

Bouledor prit Lagloire dans ses bras; il l'éleva sans peine jusqu'à la selle du maréchal, qui saisit le bambin et l'embrassa.

—Morbleu! sergent, je suis ému... J'allais ordonner ton arrestation. Pour avoir sauvé l'enfant du régiment et repris Sobral, je t'accorde contrition... Pareil acte de bravoure t'a fait mériter la croix... La voici... Messieurs de l'état-major, saluez un nouveau légionnaire !

Et l'illustre maréchal se découvrit, le premier.

Au mois de mars 1811, l'armée de Portugal avait perdu un tiers de son effectif. Son dévouement envers Napoléon Ier faiblissait. Tous les officiers étaient fatigués de vivre loin de leur patrie.

Placé derrière les canons qui armaient le rempart de Torrès-Vedras, Wellington bravait la colère des Français.

Amagré, les yeux brûlés par la fièvre, rageant contre le sort, Masséna regardait le Tage, qui était infranchissable à portée de l'artillerie des ennemis. Il regardait

Tel. Est **GIRARDOT** Restaurateur Français
2224 **DINER ET SOUPER 35c**
ESCALOTS 40c LA DOUZAIN. PATISSERIES FRANÇAISES
1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)

GRAND TRUNK

RAILWAY SYSTEM

MONTREAL—TORONTO

Départ de Montréal, *9.00 a.m., *9.45 a.m., *8.00 p.m., *10.30 p.m. Arrive à Toronto: *4.20 p.m., *9.20 p.m., *6.10 a.m., *7.00 a.m.

Élégant wagon salon café sur le train de 9.00 a.m. Wagon lits Pullman sur les trains de 8.00 p.m. et 10.30 p.m.

MONTREAL—OTTAWA

Quitte Montréal, *8.00 a.m., *9.40 a.m., *4.10 p.m., *7.30 p.m. Arrive à Ottawa, *11.00 a.m., *12.40 p.m., *7.10 p.m., *15.30 p.m.

Quitte Ottawa, *8.35 a.m., *3.30 p.m., *5.00 p.m., *10.30 p.m.

Arrive à Montréal, *11.35 a.m., *6.30 p.m., *8.00 p.m., *10.15 p.m.

Wagon Pullman Buffet sur le train qui part à 8.00 a.m. de Montréal, et celui de 5.00 p.m. d'Ottawa. Wagons-salons sur tous les trains entre Montréal et Ottawa.

FAMEUX PARC ALGONQUIN

Parry Sound (Rose Pt.), Endroits sur la Baie Georgienne

Ceux qui désirent visiter les endroits ci-dessus peuvent partir de Montréal à 8.00 a.m., tous les jours excepter le dimanche. Wagon Pullman Buffet direct sur le train ci-dessus.

PORTLAND—OLD ORCHARD

Quitte Montréal, *8.01 a.m., *8.15 p.m. Arrive à Portland, *5.45 p.m., *6.40 a.m. Arrive à Old Orchard, *6.32 p.m., *7.35 a.m.

Service de wagons-lits et chars palais, entre Montréal et Portland et jusqu'à Old Orchard.

Élégant service de wagons-buffets sur les trains du jour entre Montréal et Portland.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE: 137, rue St-Jacques, Tél. Main 460 et 461 ou à la Gare Bonaventure

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal, DE LA GARE WINDSOR
BOSTON, LOWELL, *9.00 a.m., *7.45 p.m.
PORTLAND, OLD ORCHARD *9.00 a.m., *7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, - *7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, *9.30 a.m., *10.00 p.m.
OTTAWA, *8.45 a.m., *9.40 a.m., *10.00 a.m., *4.00 p.m., *9.40 p.m., *10.10 p.m.
SHERBROOKE, *8.50 a.m., *4.30 p.m., *7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - *7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.15 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, *9.40 a.m., *9.40 p.m.

DE LA GARE VIGER
QUEBEC, *8.45 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, *8.55 a.m., *2.00 p.m., *6.10 p.m., *11.30 p.m.
OTTAWA, *8.25 a.m., *5.15 p.m.
JOLIETTE, *8.00 a.m., *8.55 a.m., *2.20 p.m., *5.00 p.m.
ST-GABRIEL, *8.55 a.m., *2.20 p.m., *5.20 p.m.
ST-AGATHE, *8.45 a.m., *9.15 a.m., *11.10 p.m., *11.25 p.m., *4.30 p.m., *5.35 p.m.
LABELLE, *8.45 a.m., *1.10 p.m., *5.00 p.m.
* Quotidien, * Quotidien, excepté les dimanches.
* Samedi, mardi et jeudi. * Dimanche seul.
* Quotidien excepté le samedi. * Samedi seul.
A. E. L. LANDRE agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 123 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.
Billets de passage pour steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.



La truite mord bien au LAC ECORCE

et autres lacs sur la division de Montfort du chemin de fer

GRAND NORD DU CANADA

Les trains partent de Montréal à 9.00 hrs a.m., 4.30 hrs p.m. et 6.00 hrs p.m., tous les jours, excepté le dimanche, et à 9.15 a.m., le dimanche pour Joliette, Shawinigan Falls et les Laurentides.

Promptes connections à la Jonction de Montfort, pour le lac Seize lacs, avec le Pacifique. Les trains quittent la gare Viger à 1.25 hr. p.m. le samedi, et à 5.35 hrs p.m. la semaine.

GUY TOMBS, Agent Général des Passagers, Edifice de la Banque Impériale, MONTREAL